

Frédéric Dahan

21 XI 2010

Le fantasme des analystes ... ou l'au-delà de La science

Cher(e)s ami(e)s de Dimensions de ...,

Lire le texte «la logique du fantasme» m'a paru ennuyeux. Il faudrait entendre le déploiement de l'hypothèse de Jeanne Lafont qui affirme que c'est un texte d'un autre temps, et qu'en fait, c'est écrit en latin...

A ma façon je dirai, que c'est un texte dont l'illisibilité ne me semble plus convenir au débat *des lectures freudiennes* en cette fin d'année 2010. J'y vois, en effet, l'immixtion du baroque qui n'est pas sans conséquences à l'endroit des écrits de Lacan qui intimideraient en résonnant comme l'Ode -des sirènes- de La science...

Pourtant, ailleurs, il serait sans doute opportun de questionner la dimension du baroque lacanien qui s'insinue aussi dans la question de la logique ou plutôt des logiques dans la théorie analytique.

Je ne pense pas, en effet, qu'une exégèse même exhaustive des logiciens suffirait à rendre compte du trouage que le baroque introduit dans la logique lacanienne...

C'est que la question fondamentale de l'illisibilité dans notre champ, mérite et nécessite d'autres coordonnées qu'une canonisation baroque de la rationalité. Or c'est bien là, le problème :

1 La logique est nécessaire (*unique ?*) comme déploiement de la rationalité du trou (*des vides*) qui tient et

2 Il y a, du trou, une existence absolument extrinsèque (*autonome ?*) pour faire fonctionner le processus logique.

Dès lors, la question qui s'impose est : *D'où nous lisons pour donner – dans une ontologie singulière- le trou comme objet ?*

*Ou, qu'est-ce que cette ontologie **détermine** de choix logiques ?*

Ainsi, le baroque, comme ontologie lacanienne, doit être interrogé. Car, puisque le réel n'est pas déterminé, l'on peut et l'on doit lâcher le déterminisme du baroque...

Je dirai que ce texte de «la logique du fantasme» renvoie, pour moi, à la question **des vides**. Et le pluriel est fondamental pour en saisir l'enjeu.

Que cette question des vides s'inaugure dans les lectures nécessairement singulières du cogito de Descartes.

L'enjeu est la mise à plat, donc nécessairement plurielle, de l'expression des vides comme fantasme des analystes, voire comme **fantasme de l'analyse**.

L'hypothèse de l'existence de ce dernier fantasme tient peut-être à l'impossibilité d'échanger entre analystes sur le leur. Ce qui ne serait pas sans mettre en cause, à cet endroit aussi, la fonction de la topologie située comme **au-delà** de cette impossibilité.

Il me semble que cette expression est omniprésente chez Lacan, et qu'elle s'appuie sur une lecture de Descartes. Lecture qu'il s'agit de ne pas avaliser a priori, mais d'échanger afin de se saisir des modalités du fantasme de Lacan en place de fantasme de l'analyse et de s'en dé-saisir dans chaque lecture de Descartes et de Descartes avec Lacan...

Aussi le premier geste qui s'impose est d'introduire le texte de Descartes, et plus précisément le texte des *Méditations métaphysiques*, dans le corpus freudien. Et c'est là un cas unique, premier et dernier d'importation d'un texte philosophique dans le texte psychanalytique.

C'est que comme le dit Lacan, dans de multiples endroits et, en accord, ici, avec la doxa philosophique : le geste de Descartes fonde La science. Et Lacan de préciser que ce qui importe, ce n'est pas tant ce qui du scientifique s'en trouve fondé, mais c'est le «La» de la science. Lacan surenchérit, texte de Freud à l'appui, que la psychanalyse ne peut échapper à ce contexte de La science. En tant que ce contexte fait partie aussi des conditions de l'analyste, et qu'à ce niveau, il est comme tout le monde.

Page 44 «des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse», on peut lire :

« ...que nous a-t-il (Freud) dit alors de l'inconscient ? Il l'affirme constitué essentiellement, non pas par ce que la conscience peut évoquer, étendre, repérer, faire sortir du subliminal, mais par ce qui lui est, par essence, refusé. Et cela comment Freud l'appelle-t-il ? Du terme même dont Descartes désigne ce que j'ai appelé tout à l'heure son point d'appui – Gedanken, des pensées.

Il y a des pensées dans ce champ de l'au-delà de la conscience, et il est impossible de représenter ces pensées autrement que dans la même homologie de détermination où le sujet du «je pense» se trouve par rapport à l'articulation du «je doute».

Descartes saisit son «je pense» dans l'énonciation du «je doute», non dans son énoncé qui charrie encore tout de ce savoir à mettre en doute. Dirais-je que Freud fait un pas de plus – qui nous désigne assez la légitimité de notre association – quand il nous invite à intégrer au texte du rêve ce que j'appellerai «le colophon du doute» - le colophon, dans un vieux texte, c'est cette petite main indicative qu'on imprimait dans la marge, du temps où l'on avait encore une typographie. Le colophon du doute fait partie du texte.»

Je poserai donc qu'il y a à intégrer, au titre du colophon du doute, le texte des *Méditations métaphysiques* au sein des textes fondateurs de la psychanalyse afin de mieux «se froter ses gammes».

L'expression du fantasme de la psychanalyse s'énonce ainsi chez Lacan :

L'analyse est un au-delà de La science.

Et si c'est bien cet **au-delà** que les analystes ont à discuter, cela ne passe –*au titre d'un commencement*- que par une lecture singulière de chaque analyste du texte des *Méditations* en tant qu'il est le phrasé fondamental de ce fantasme, sa certitude dite fondatrice et invariante d'ouvrir au réel -des vides- tout en y faisant écran. Le fantasme, des vides, ment ? Ou est-ce du réel qui fait obstacle à l'évidement dont se sustente le fantasme ? Ou encore, La science produit-elle un réel dont le fantasme comme évidement fait obstacle ? ...

Page 204 des «quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse», on peut lire, dans une clarté remarquable rendant désuet tout commentaire, cette nécessité d'une lecture freudienne à échanger :

«La certitude n'est pas pour Descartes un moment qu'on puisse tenir pour acquis, une fois qu'il a été franchi. Il faut qu'il soit, à chaque fois, par chacun, répété. C'est une ascèse. C'est un point d'orientation particulièrement difficile à soutenir dans le tranchant qui fait sa valeur. C'est, à proprement parler, l'instauration de quelque chose de séparé.»

Séparé, tel est le nom, en effet, de l'enjeu de l'opération cartésienne d'où, notamment, la logique du fantasme provient.

La séparation, chez Descartes, concerne la séparation de la vérité fondée en Dieu et du savoir qui s'y trouve instauré dans la science dès lors autonome.

La question se pose alors du statut de toute expérience, et celle de l'analyse y compris : Depuis Descartes, l'expérience est-elle cette séparation divisante même qui situe le savoir au lieu de l'intime ? Et le déploiement du cogito, dans *les Méditations*, serait-il le déploiement de son processus et de son opération d'ascèse équivalents à son produit qui fait séparation ?

Mais c'est encore toute cette même page 204 qui est à lire pour avancer sur l'au-delà de la science dont se sustente le fantasme de la psychanalyse selon Lacan...

Je donne encore deux occurrences -mais il y en a d'innombrables tout au long du trajet- de la lecture de Descartes par Lacan en tant qu'elle fait valoir une dimension axiomatique de la théorie analytique : page 209-210 du séminaire XI où Lacan introduit à l'articulation du désir de l'analyste avec la certitude cartésienne de La science et la tromperie du transfert et page 357-358 des «Autres écrits» où Lacan nous introduit à une des conséquences de la séparation cartésienne entre «*je pense*» et l'objet a. ...

Mais disons, encore, très rapidement et programmatiquement quelques points où le texte de Descartes nous tiraille sur plusieurs axes :

Le texte des *Méditations* nécessite une attention et une rigueur de chaque instant, renouvelées à chaque lecture répétée . Ainsi, j'ai le souvenir de l'importance des coordinations de conjonction qui font valoir, implicitement dans ce texte, un feuilletage des temps dans le processus producteur du cogito. Trois temps se dégagent a minima :

1. il y a une impossibilité à poser le doute dans une continuité qui garantirait la certitude de mon existence. Et cela pour trois raisons d'expérience subjective comme trois obstacles à cette continuité qui méritent toute notre attention critique : **a)** la folie, **b)** le corps, **c)** le rêve.
2. De cette impossibilité, Descartes convoque, dans ce qui pourrait s'apparenter à une suppléance, un *Malin génie* dont l'office est de toujours, c'est-à-dire continument, me tromper.
3. D'où il apparaît nécessaire, pour Descartes, de fonder Dieu en tant que garant des vérités éternelles qu'il crée.

Ces trois points fondamentaux sont bien sûr à reprendre, texte à l'appui, sans omettre la lecture de l'important débat entre Derrida et Foucault sur ces mêmes points.

Or ce Dieu est d'une singularité dont on n'a pas fini de déployer les conséquences, notamment dans le champ freudien où il n'est même pas sûr que cela soit commencé. Car, comme le dit Lacan, il n'est pas nécessaire à la science de se demander si Dieu feuillette les livres de mathématiques au fil de leur progression pour vérifier s'ils disent vrai. Car la vérité que Dieu crée, peut être aussi bien que $4+4=5$ et cela n'entame pas l'élaboration du savoir scientifique. Le bénéfice reconnu, universellement, de l'opération cartésienne est que ce savoir est absolument autonome. Or c'est exactement sur ce socle du savoir séparé, que l'opération freudienne constitue une existentielle qui nie cette universelle, tout en la contenant si on reprend les termes de l'ouverture de «L'étourdit» qui est ce débat même...

D'une certaine façon, la science n'a pas à vouloir savoir quelque chose de ce Dieu Infini, figure exemplaire du sujet supposé savoir la vérité. Alors que du côté du désir de l'analyste, et à partir du socle de la séparation cartésienne, c'est Dieu lui-même qui est mis en cause, malgré l'autonomie du savoir. Ce que Lacan commence à déployer comme le programme d'une éthique ramassé dans les pages 357-358-359 des «Autres écrits», dans «*De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité*» et dont j'extrais ce passage :

« *La réalité pensée est la vérité de l'aliénation du sujet, elle est son rejet dans le désêtre, dans le «je suis» renoncé.*

Ce que le «je ne pense pas» de l'analyste exprime, c'est cette nécessité qui le rejette dans le désêtre.

Car ailleurs il ne peut être que «je ne suis pas». »

L'écart entre le «*je ne suis pas*» et le *désêtre* dit le feuilletage des vides que constitue la position de l'analyste dans la destitution de Dieu, comme sujet supposé savoir.

Qu'est ce à dire, sinon que Lacan ne produit pas un mais deux nouveaux cogito :

1 : l'«ailleurs» comme modalité du cogito du sujet, **«ou je ne pense pas ou je ne suis pas»** et
2 : côté analyste, **«ou je ne pense pas ou je désuis»**.

La passe, comme processus, problématisera cet écart entre le *désêtre* côté analyste et le «*je ne suis pas*» «ailleurs».

Le cogito comme *désêtre* de l'analyste est assurément riche de conséquences à lire. Par exemple, qu'est-ce qu'une science ouverte sur le *désêtre* ? Question qui impose de relire l'article au titre si cartésien : «La science et la vérité», avec l'écart produit par ses deux nouveaux cogito.

Je soulignerai au moins une conséquence, de dimension épistémologique, qui dans notre champ, comme le rappelle la quatrième de couverture des Ecrits, est subversion du sujet.

Pour cela, je m'autorise d'un saut jusqu'au dernier séminaire de Lacan «La topologie et le temps» de 1979 qui doit s'intégrer dans notre lecture du Lacan de 1967 ou 1945...

C'est encore la question de l'inconscient qui nous montre des vides par où le sujet se raccorde à un réel – «*réel qui peut bien, lui, n'être pas déterminé*». (cf page 25 séminaire XI)

Car cette séance du 9 janvier 1979 est celle d'un «*aveu*» qui relance le débat même qu'ouvre l'opération de *séparation* de Descartes. Voici comment elle se conclut :

« La métaphore du noeud borroméen à l'état le plus simple est impropre. C'est un abus de métaphore, parce qu'en réalité, il n'y a pas de chose qui supporte l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel.

Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, c'est ce qui est l'essentiel de ce que j'énonce.

Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel parce qu'il y a un Imaginaire, un Symbolique et un Réel, c'est ce que je n'ai pas osé dire. Je l'ai quand même dit.

Il est bien évident que j'ai eu tort, mais je m'y suis laissé glisser... je m'y suis laissé glisser tout simplement. C'est embêtant, c'est même plus qu'ennuyeux. C'est d'autant plus ennuyeux que c'est injustifié. C'est ce qui m'apparaît aujourd'hui, c'est du même coup ce que je vous avoue. »

Or cette séance s'ouvre, comme les précédentes avec très peu de texte.

Mais c'est un texte où le feuilletage des logiques est très resserré .

On y lit le rappel de l'axiome fondamental de la psychanalyse : *il n'y a pas de rapport sexuel*. Et la *possibilité* d'une suppléance : les êtres humains font l'amour.

Cette suppléance réparatrice a une explication selon Lacan : « *La possibilité –notons que le possible, c'est ce que nous avons défini comme ce qui cesse de s'écrire- la possibilité d'un troisième sexe. »*

C'est dire que pour Lacan, ici, le nœud borroméen est un rêve du réel.

Qu'il est l'équivalent – dans *le faire logique-* du troisième sexe possible qui explique *le faire l'amour*.

Ne sommes-nous pas ici au tréfonds de l'aporie du réel chez Lacan en tant que le logique ou le topologique est nécessaire en tant qu'il déploie en raison l'inanité et la fausseté du récit ?

Et en même temps que ces logiques sont insuffisantes car elles expriment, dans **l'au-delà** de leur nécessité intrinsèque ; la métaphore impropre, l'ontologie, l'âme-à-tiers du nœud, ..., toutes suppléances qui invalident les vides dont elles se soutiennent au titre d'en rendre compte dans une exclusivité injustifiée ...